

Transposition problématique

Une remarque au sujet de l'ouvrage « *Évolution dans le double courant du temps* »

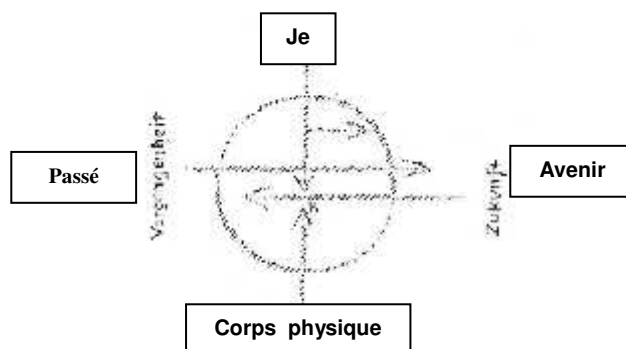
de Christoph Hueck¹

Martin Basfeld

L'ouvrage de Christoph Hueck, paru depuis quelque temps, a suscité une vive discussion, en partie polémique.² Son mérite consiste à avoir associé une découverte certaine de Rudolf Steiner, sur l'essence du temps, à la question de la nature de l'Évolution. La manière dont cela se produit, et dont on discute à ce propos, décèle nonobstant des imprécisions quant à la fréquentation de concepts anthroposophiques cardinaux sur l'être humain, tels que les concepts corps éthérique, corps astral,³ ou bien la différenciation en corps, âme, esprit. Manifestement, il n'existe pas encore de consensus suffisant là-dessus dans le discours goethéen et anthroposophique.

Hueck souhaitait montrer dans son ouvrage que l'idée du « double courant » du temps, symbolisée dans ce qu'on appelle « la croix du temps », permet une réelle compréhension de l'évolution des organismes, et certes pour deux raisons. Premièrement, elle libère le penser sur l'évolution de sa fixation sur la causalité et le hasard. Deuxièmement, elle requiert une méthode cognitive, qui ne recherche pas une légitimité normative de l'évolution du point de vue d'un spectateur se trouvant à l'extérieur, mais qui participe au contraire au processus évolutif lui-même. Hueck souhaiterait élucider pourquoi l'évolution naturelle des organismes apparaît, sans devoir à l'occasion accepter un être extérieur qui la planifie conformément à son but, comme sa cause première et sans devoir nier son ouverture au futur.

De quoi s'agit-il ? Les concepts « double courant du temps » et « croix du temps » se rapportent aux exposés de Rudolf Steiner dans ses conférences sur *Psychosophie* de l'année 1910.⁴ La vie de l'âme y est décrite comme une action combinée du Je — lequel va à la rencontre des impressions sensorielles au travers du corps physique — avec deux courants contraires du temps. L'un, s'écoulant du passé vers l'avenir (corps éthérique), l'autre, de l'avenir vers le passé (corps astral).



Si l'on pense, en fonction d'une image récapitulant le tout : le premier courant, s'écoulant de gauche à droite ; le deuxième s'écoulant de droite à gauche ; l'influence du Je, de haut en bas, et l'action du corps physique, de bas en haut, il en résulte ce que Hueck appelle la « croix du temps ». Or, Hueck met cela en parallèle avec les quatre causes premières chez Aristote.⁵

Le courant venant du passé dans l'avenir est coordonné selon la direction temporelle de la causalité (cause première d'action, *causa efficiens*), le courant opposé, selon la direction temporelle de la finalité (cause première de but, *causa finalis*). La direction du Je est mise en relation avec la cause première de forme et celle du corps physique avec la cause première substantielle.

Aristote — Brentano — Steiner

Pour comprendre ce qui est inhérent au processus, on doit percer à jour la constitution des objets, avec lesquels se joue ce qui est inhérent au processus. Selon Aristote, il existe pour tout être ou objet, une idée formante (Eidos, *causa formalis*). Elle a besoin d'un médium, portant en lui la possibilité d'être organisé par l'idée (forme) de manière telle que cette dernière en vienne à apparaître dans l'objet. C'est la matière pour la forme et donc la cause première substantielle (hyle, *causa materialis*). L'opposition de possibilité d'existence de quelque chose et de sa réalisation dans le phénomène, est donc une affaire de forme et de matière et non de causalité et de finalité. Avec cela, la matière n'est pas un monde formé de petites pierres de construction microscopiques, au contraire, la matière n'est toujours qu'en considération de la forme, pour laquelle la matière est. Une et même chose (par exemple, bois) peut, par conséquent, être aussi bien forme que matière, selon la relation qu'elle a avec la réalité. Ainsi par exemple, des combinaisons organiques et minérales déterminées rendent possible l'existence apparente de la forme « bois ». Le bois est d'un autre côté

une matière pour une forme de table, laquelle est pensée par un ébéniste. Les concepts matière et forme sont donc rattachés l'un à l'autre par la relation de réalité et possibilité. Dans ce sens, par exemple, la matière « eau » peut être la forme d'un courant tourbillonnaire, et non pas un corps solide, parce que la possibilité de couler fait défaut à celui-ci.

Franz Brentano, et aussi Rudolf Steiner, reprennent les idées aristotéliennes, à savoir que ce qui « est », l'est en considération d'une relation avec quelque chose d'autre, pour décrire la différence entre le psychique et le physique, ou selon la cas, de l'âme d'avec le corps.⁶ Et Steiner part, dans ses conférences sur *Psychosophie*, de la question de Brentano qui s'y rattache, à savoir : Comment la conscience empirique peut-elle classer les phénomènes de la vie de l'âme ? Ce qu'il dit dans ce contexte sur le double courant du temps, n'est pas à comprendre sans cet arrière plan désigné. Il s'agit donc ici de la connaissance de la vie de l'âme. Dans ses considérations de 1910, Steiner ne produisait d'abord, ni une liaison directe avec l'évolution ni non plus avec les quatre causes premières. Si ces dernières, comme le pense manifestement Hueck, se trouvaient justes sans plus, la « découverte » de Steiner sur le double courant du temps ne serait ni nouvelle ni spectaculaire d'une manière quelconque. Considérons donc ce qu'il en est de plus près.

Selon Brentano, des phénomènes de l'âme sont premièrement conscients et deuxièmement, ce qu'ils sont, par la relation intentionnelle à un objet. La relation intentionnelle n'y est pas une relation de volonté, au contraire, elle exprime seulement que les formes d'existence des phénomènes de l'âme sont justement déterminées par cette relation. Nous nous représentons *quelque chose*, nous jugeons de *quelque chose*, et nous aimons ou haïssons *quelque chose*. Se représenter, juger, de même qu'aimer et haïr, sont, d'après Brentano, les trois classes fondamentales de la vie de l'âme.⁷ Parce que le vouloir lui-même ne nous est pas conscient, mais seulement ses motifs et ses conséquences, la volonté n'appartient pas, selon lui, à l'âme. Ce qui est important, c'est que Brentano ne considère pas les représentations, jugements et objets d'amour et de haine, comme des phénomènes de la vie de l'âme, mais comme les actes qui se rapportent aux objets, que nous connaissons par le percevoir ou le penser. Brentano adoptait le concept de rapport intentionnel de la scolastique médiévale. Il y servait alors à comprendre le processus de l'âme de la réception percevante et pensante des formes des objets, sans leur matière, à partir du sensible, ou selon le cas, du monde intelligible. Conformément à cela, les formes associées à la matière extérieure, lorsque je perçois ou lorsque je pense quelque chose, apparaissent associées à l'âme, laquelle, ensuite, pour ainsi dire sur un nouveau plan de réalité, reprend la fonction de la matière pour ces formes.⁸ Les phénomènes psychiques conscients sont donc, selon Brentano, une expression d'une relation déterminée forme-matière.

Steiner accepta d'abord cette classification des phénomènes de l'âme par Brentano, en considération d'une psychologie orientée sur une science empirique, mais il expliquait également qu'ainsi on ne saisit qu'une petite partie de la vie de l'âme. Il compléta la manière de voir de Brentano par des investigations qui ne décrivent pas seulement la conscience liée aux sens, mais au contraire, expliquent celle-ci à partir de l'interaction de forces qui ne sont *directement* accessibles qu'à une conscience supérieure. Il renvoya, premièrement, au fait concret que la plus grande partie de la vie représentative s'écoule inconsciemment du passé vers le futur. Car ce n'est qu'engendrées par la perception que des représentations deviennent conscientes et il en va de même pour les souvenirs qui sont aussi des représentations mnémoniques. Toutes ces deux sortes de représentations sont des *expériences dans le présent*. Au cours de la vie, d'innombrables représentations sont cependant édifiées que nous ne portons plus en conscience, mais qui peuvent être remémorées à tout moment sous des conditions préalablement déterminées. Mais une représentation n'est reconnue comme représentation de *souvenir*, que si elle est accompagnée du *sentiment*, que son contenu renvoie bien à quelque chose dont l'origine repose dans le passé. Comme second fait concret, Steiner renvoie à un courant, normalement inconscient, dirigé du futur vers le présent, qui a à faire avec les envies, le fait d'être intéressé, l'amour, la haine et le vouloir. — Il me semble important qu'à l'occasion ici le but, l'objectif, n'est mentionné nulle part. En effet des représentations de but, des anticipations, des motifs, sont aussi, pour préciser, des *représentations actuelles*, qui elles sont projetées dans un avenir hypothétique. Et cette projection se perd bien du présent dans le futur, c'est-à-dire dans la même direction que la vie représentative. D'une inversion du courant temporel, il ne peut donc pas encore en être question sur ce plan ! La vie représentative, s'écoulant inconsciemment depuis le passé s'accorde donc à notre représentation ordinaire du temps, qui est aussi pensé comme s'écoulant du passé dans le futur. Sur elle, nous projetons aussi bien ce dont nous nous souvenons que ce que nous planifions. Au sein de la perspective de la conscience empirique, aucune nécessité ne surgit donc encore de parler d'un courant temporel contraire. Il en est autrement lorsqu'on s'embarque dans la manière de voir de Steiner. Alors il devient évident que le processus du souvenir présuppose déjà les *deux* courants. Nous nous souvenons seulement de ce à quoi notre Je a consacré d'attention et d'intérêt dans le passé. À cette activité du *vouloir*, le Je se rattache au présent et peut, pour cette raison, *ressentir* vis-à-vis de la représentation, que son contenu renvoie à quelque chose avec

quoi il était dans le *passé*. C'est donc la *volonté* de me rappeler quelque chose, qui me conduit depuis les représentations actuelles, à rebours, dans le passé et relie ainsi l'activité de l'âme au contre-courant temporel. Au moyen de ce dernier, une surface de miroir pour les souvenirs est pour ainsi dire objectée au courant représentatif.⁹

Représentations de but, anticipations et motifs, sont développées à partir de représentations mnémoniques et perceptives. C'est pourquoi elles aussi ne sont que des expériences *actuelles*. C'est d'abord le *sentiment* ou le désir, qu'il puisse en résulter une réalité, qui nous renvoie à un futur réel. Le regard de la conscience habituelle part dans le vide. Elle ne peut avoir de perception du futur. Tous les *sentiments* dirigés sur l'avenir, comme l'attente tendue ou bien la peur, portent cependant en eux quelque chose qui doit compter sur le nouveau, l'inattendu ou bien le surprenant, car il n'existe aucune action transposant 100% de nos représentations de but. Car, sans cesse, après son accomplissement, se forment dans l'âme le *souhait*, le *desssein* et la *résolution* d'une action ultérieure et cela que ce soit dans une nouvelle vie terrestre ou bien dans une autre degré d'évolution de la culture ou selon le cas, de la Terre, afin de pouvoir se rattacher de nouveau à un degré plus parfait. Ces réminiscences éprouvées du vouloir actuel sont de réels effets du futur dans le présent. Pour Rudolf Steiner, ils sont l'élément germinal du vouloir, qui renvoie au-delà des limites de la mort d'une vie humaine.¹⁰ Nos représentations d'objectifs et de motifs elles-mêmes proviennent encore du courant temporel de la vie représentative, mais elles servent à en appeler au vouloir co-déterminé depuis le futur vers le présent. Et ce n'est que dans l'action effective que le futur se met à briller.

Aussi bien pour ce qui est rappelé que ce qui est attendu, ce sont donc là des représentations *actuelles*. Toutes deux appartiennent au courant de la direction ordinaire du temps. Se souvenir et agir résultent toutefois de la *coopération des deux courants temporels*. Sur cette base, on peut expliquer la conscience elle-même à partir de leur rencontre. « Et si l'instant présent, dans notre vie d'âme, est une telle rencontre, alors vous comprendrez aisément que ces deux courants se rencontrent dans l'âme elle-même, pour ainsi dire en se croisant. Ce croisement c'est la conscience. »¹¹ Quoi qu'il en soit, ceci doit être pensé ensemble avec l'action réciproque du Je — se déroulant « dans la verticale » (de la croix, *ndt*) — d'avec le corps physique. De ce qui vient d'être dit, la raison est claire pour laquelle on ne peut pas mettre directement en relation les quatre causes primordiales d'avec la croix du temps. Car aussi bien la causalité que la finalité sont pensées, l'une comme l'autre, à partir de la conscience ordinaire du temps (voir ci-dessus). Des anticipations isolées ne renvoient pas encore à une inversion du temps.¹² Et l'attribution de ce qui est rappelé et de ce qui est attendu, à chaque fois à l'un des deux courants temporels, rabaisse l'état de cause de manière inadéquate.¹³

Le problème de la transposition de connaissances psychologiques sur l'Évolution

La problématique, qu'on vient de désigner, se révèle aussi là où Hueck décrit l'évolution biologique concrète.¹⁴ Ceci sera expliqué à l'aide de deux exemples. Lorsqu'on dispose en série les feuilles qui ont poussé d'une plante annuelle, depuis la première au plus bas, jusqu'à la plus haute, il en résulte une succession de formes qui, à certains égards, inverse le développement d'une feuille individuelle. Car il semble que les stades achevés de la feuille qui a fini de pousser, de bas en haut, parcourent donc à rebours, dans leur forme, les stades de croissance de la feuille individuelle (voir la figure de la page 63 du livre de Hueck, p.174).

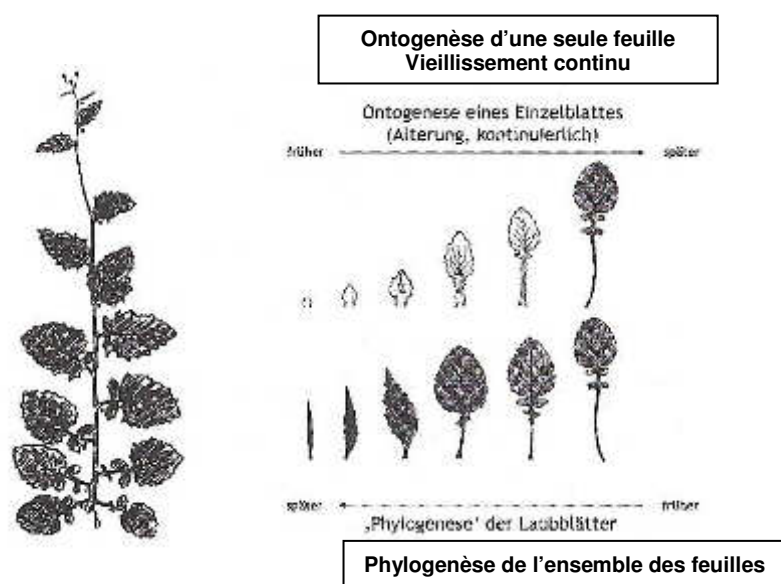


Fig. 63 : Développement foliaire d'une plante à fleur annuelle, ici une laitue sauvage (*Lapsana communis*), à gauche, une croissance axillaire ; à droite, en haut, stades de développement d'une seule feuille ; en bas, la série des feuilles qui ont fini de pousser de la feuille du bas à celle du haut, mais disposée inversée (de droite à gauche). D'après Bockemühl²³⁵.

Comme on l'a montré ci-dessus, l'inversion idéale d'une succession foliaire extérieure n'est pas encore contraignante à elle seule pour désigner l'action d'un courant temporel inversé, car cette dernière ne se déduit pas de la simple représentation. Si l'on tente nonobstant de le faire, on commet alors la même erreur méthodique, que lors de la comparaison des quatre causes primordiales accessibles à la conscience ordinaire avec la croix du temps, qui n'est à comprendre que devant l'arrière-plan des divers plans de conscience. Car je ne tiens pas pour suffisant dans l'ouvrage, le renvoi sans cesse formulé à la nécessité d'une méthode cognitive à laquelle on participe intérieurement. Pour expliquer ce phénomène réellement étonnant à l'aide du temps inversé, si cela dût être possible, font défaut en effet ici des éléments intermédiaires de la démarche argumentative.

On obtient une inversion de la succession des formes, analogue à celle observée dans la plante, lorsqu'on considère les formes crâniennes achevées des primates depuis les variétés primitives de l'être humain jusqu'au moderne *Homo sapiens*, dans leur succession chronologique, et qu'on compare celle-ci avec la succession des formes fœtale et juvénile d'un unique développement crânien. (voir la figure de la page 65, chez Hueck, p.175)

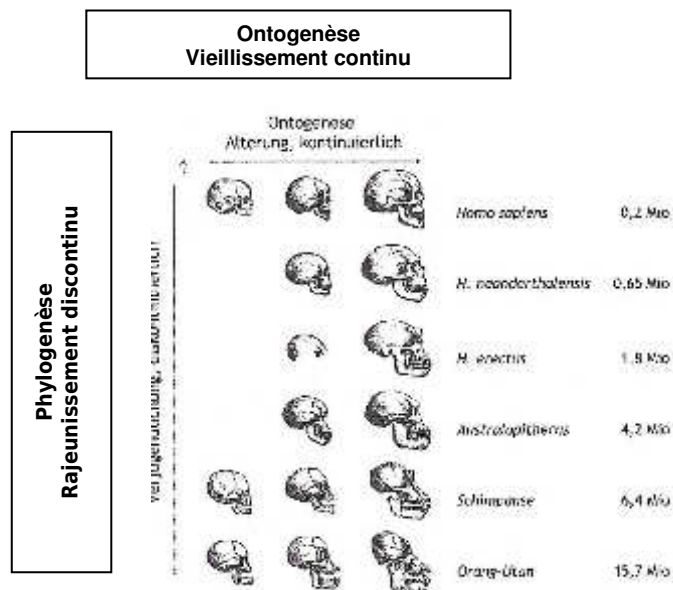


Fig.65. Crânes d'Hominidés (échelle non respectée). Formes fœtale, juvénile et adulte (v.l.n.r. d'après Schindewolf²³⁷, Schultz²³⁸). Que l'on compare, par exemple, à chaque fois la proportion du cerveau au crâne facial, en traçant une ligne qui part du bord supérieur de l'orbite et aboutit à la partie arrière de l'articulation des maxillaires. Les chiffres indiquent les dates actuellement acceptées de séparation des lignes évolutives des variétés singulières (selon Robson et Wood²³⁹ ; pour les Néandertaliens²⁴⁰, les Chimpanzés, et les Orangs-Outans²⁴¹ les résultats obtenus des comparaisons des ADN sont indiqués en comparaison avec l'*Homo sapiens*. Voir annexe pp.218 et suiv.

De même que pour la plante annuelle, les feuilles supérieures ne se développent que jusqu'au premier stade des feuilles complètes, ainsi le crâne de l'*Homo sapiens* montre bien une forme correspondant à une forme primitive fœtale des crânes de primate. Ici aussi, il semble que les formes crâniennes adultes, qui se sont formées les unes après les autres dans l'évolution, parcourent à rebours les stades de croissances embryonnaires et juvéniles. La déduction rapide d'un effet du courant du temps inversé est ici tout aussi peu convaincante. Sans doute que l'état des choses est encore bien plus compliqué. Pour préciser, chez la plante, on peut observer le phénomène sur *un seul* organisme. Pour interpréter le phénomène ici dans les formes de crânes d'une manière identique, on doit accepter l'existence d'un organisme sur-ordonné, non observable, dont les parties duquel fussent à considérer comme des formes humaines se succédant dans l'évolution biologique. Manifestement, Christoph Hueck partage cette représentation sagace. Mais je doute qu'il mentionne assez de preuves suffisantes pour cela, car déjà l'interprétation de la croix du temps elle-même, sur laquelle est édiflée toute son argumentation, selon moi, n'est pas encore concluante.

Il se peut que, sous certaines conditions, la transposition de connaissances psychologiques sur l'évolution soit justifiée, car elle n'est pas un processus purement organique. Pour la réaliser d'une manière correcte, la différence entre vie d'âme consciente et vie d'âme inconsciente est essentielle en psychologie. La compréhension du double courant du temps et de la croix du temps en dépend. C'est de nouveau fondamental, comme Steiner l'exposa dans ses conférences de 1910, pour la compréhension du corps éthérique, du corps astral et la différenciation en corps, âme et esprit. Le problème principal du livre de

Hueck, je le vois dans le défaut de conséquence quant à la prise en compte de la différence entre les vies de l'âme consciente et inconsciente. C'est pourquoi une utilisation de la croix du temps sur le phénomène de l'évolution est bien trop prompte. Dans les recensions parues jusqu'à présent, d'autres manières de comprendre ont naturellement été exprimées. Cela ne fait que montrer combien un dialogue interdisciplinaire à ce sujet pourrait être fécond. Ce serait dommage que les incitations de Christoph Hueck ne menassent que dans le cul de sac des points de vue cognitifs qui s'opposeraient dans leur immobilité.

Die Drei, n°11/2013.

(Traduction Dr. Daniel Kmiecik)

Notes :

- (1) Christoph Hueck : *L'évolution dans le double courant du temps. L'élargissement de la doctrine scientifique de l'évolution par l'auto-contemplation cognitive.* Édition du Goetheanum, Dornach 2012.
- (2) Voir les contributions de Wolfgang Schad et Stephan Stockmar dans **Die Drei, 5/2013** ainsi que de Michael Kalisch et Johannes Schneider dans **Die Drei 6/2013**, ainsi que la note 3.
- (3) Voir à ce propos aussi Wolfgang Schad : *Comprenons-nous la vie en évolution ?* dans *Jahrbuch für Goetheanismus* 2013, pp.187-207.
- (4) Voir à ce propos en particulier la conférence du 4.11.1910 dans : Rudolf Steiner : *Anthroposophie - Psychosophie – Pneumatosophie (GA 115)*, Dornach 2001.
- (5) Hueck, p.83.
- (6) Voir à ce propos les discussions de Rudolf Steiner sur la différence entre phénomènes psychique et physique chez Brentano et dans son éloge posthume dans *Des énigmes de l'âmes* (1917 ; **GA 21**), Dornach 1983, pp.84-86.
- (7) Voir à ce propos Franz Brentano : *De la classification des phénomènes psychiques* (1911) ; Leipzig 1925.
- (8) Voir à ce propos Dominik Perler : *Théories des intentionnalités au Moyen-Âge*, Francfort 2002 .
- (9) Voir à ce propos **GA 115**, pp.197-203.
- (10) Voir à ce propos Rudolf Steiner : *Cours d'anthropologie générale* (1919 ; **GA 293**), Dornach 1992, 4^{ème} conférence.
- (11) Voir à ce propos **GA 115**, p.191.
- (12) Wolfgang Schad aussi commet cette erreur, selon moi, dans l'article signalé dans la note 3 ; voir là-bas, pp.194 et suiv.
- (13) Hueck, p.79.
- (14) Hueck, chap. 8.3., pp.172 et suiv.